

Capitale de la douleur

Pierre Lefebvre

Volume 48, Number 1 (271), February 2006

Montréal : capitale mondiale du livre?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60745ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lefebvre, P. (2006). Capitale de la douleur. *Liberté*, 48(1), 4–13.

Capitale de la douleur

Pierre Lefebvre

Quand j'ai appris que Montréal avait été sacré par l'Unesco *capitale mondiale du livre*, je n'ai pas trop su s'il fallait rire ou pleurer ou encore hurler de rage. Sans doute aurait-il fallu faire tout cela à la fois mais, encore indécis, je suis tout simplement resté bouche bée. En fait, ma première réaction, une fois le choc passé, fut à peu près semblable à celle que j'aurais éprouvée si, par hasard, je m'étais retrouvé en compagnie d'un moine pénitent qui, me présentant sa cellule, m'aurait dit, pince-sans-rire : « Voici mon baisodrome ». Étant grand amateur d'ironie, cette nomination, bien sûr, ne peut que me faire plaisir. Je la classe dans la même catégorie que *Québec, capitale nationale*. Par contre, mon plaisir se mue vite en chagrin, si ce n'est même en douleur, quand je me dis que ces deux capitales existent seulement parce que ceux qui ont pris plaisir à les dénommer ainsi ne cherchaient qu'à prendre leurs désirs pour la réalité. Je suis plutôt d'accord pour affirmer que le Québec peut être, tant bien que mal, une nation, mais tant que le projet indépendantiste ne se concrétisera pas, la capitale nationale restera, malgré tout, Ottawa. Bramer à tout vent que, en vérité, notre capitale est Québec ne changera rien à l'affaire tant que le Politique ne viendra pas confirmer les faits. Ainsi, *Montréal, capitale mondiale du livre* me semble participer du même délire : échafaudons des illusions plutôt que de nous charger de transformer le monde. C'est moins compliqué. Et si ça se trouve, plus rentable...

Si Montréal est une capitale en matière de livre, j'aurais plutôt tendance à affirmer que c'est celle de la douleur. De notre surproduction « littéraire » aux éditeurs aux lignes éditoriales aussi mollassonnes qu'interchangeables, en passant par le rachat de Sogides par Quebecor, les chaînes de librairies dont les succursales ressemblent de plus en plus à des Jean-Coutu, le refus de la

télévision de Radio-Canada de consacrer une émission aux livres, entre la débilité de *M'as-tu lu?* sur les ondes de Télé-Québec et l'insignifiance triomphale de *Sous les jaquettes* sur les ondes de TVA, je ne trouve pas trop de raisons de me réjouir en ce moment à propos de la situation du livre dans notre belle grande ville.

En fait, tout se passe comme si le livre, suivant en cela tout ce qui se fait en matière de culture, n'était plus pour nous qu'un objet ou plus vulgairement encore, un produit. Ce qui relève de la pensée, de la critique, de la beauté, de la littérature, bref, de ce que le livre colporte, faut-il dire colportait, est désormais évacué de ce que l'on nomme aujourd'hui « l'industrie du livre ». On ne s'intéresse plus, somme toute, qu'au papier. La chose se concrétise d'ailleurs de manière inquiétante quand on se rend compte que le principal commanditaire de l'événement (mais en est-ce un ? on en parle si peu) est nul autre que l'inénarrable Quebecor, grand imprimeur devant l'éternel. Oh ! mon Dieu. Comment dire, Quebecor qui commandite le livre, c'est au fond McDonald qui commandite la haute cuisine. La plus belle preuve s'en trouve peut-être dans un article de François Nadeau publié dans *Le Devoir* (13 octobre 2005) qui fait état du rachat de Sogides par le géant bien de chez nous. Quand Nadeau demande *de quelle expérience jouit Quebecor en littérature*, Luc Lavoie, de l'auguste compagnie, répond, *dead serious* comme disent les Anglais : « L'an passé, nous avons publié le livre de Janette Bertrand, qui a été un gros succès. Nous avons aussi publié Georges-Hébert Germain et sa fille Raphaëlle, Arlette Cousture aussi et bien d'autres ». On se demande, après ça, pourquoi les gens meurent du cancer. On me reprochera peut-être de passer de l'âne à l'âne, mais la conception de la littérature de M. Lavoie me ramène à l'esprit une croustillante citation de Pierre Renaud : « En affaires, vaut mieux une brute debout que deux intellectuels assis¹ ». Renaud oublie peut-être — ou peut-être ne l'oublie-t-il pas, et c'est d'autant plus triste — que lorsqu'un

¹ Laurent Fontaine, « Libraire en série », *L'Actualité*, vol. 25, n° 3, mars 2000, p. 24.

intellectuel est assis, il est généralement en train de lire ou d'écrire. Qu'un « libraire » comme Pierre Renaud affiche publiquement dans le contexte actuel son mépris pour les intellectuels n'est au fond que justice. Mais qu'on réfléchisse pourtant un petit peu à ce merveilleux paradoxe : les intellectuels, et sans doute bientôt les écrivains, sont considérés comme suspects par l'industrie du livre. Comme le disent les Français : on croit rêver.

Par un extraordinaire hasard qui se trouve aussi être un brin pervers, 2005 offrait également une autre raison de se réjouir en matière de livre, puisque l'empire Renaud-Bray fêtait ses quarante années de bonne fortune. On voudrait inventer une pareille coïncidence qu'on ne le pourrait pas. Si Pierre Renaud et Luc Lavoie doivent un peu se détester puisqu'ils sont adversaires, enfin, compétiteurs, si ce n'est ennemis, je serais prêt à gager qu'ils doivent quand même s'entendre comme larrons en foire (commerciale, ha ! ha !) quand vient le temps de parler boutique et bouquin.

L'ineffable tête d'affiche du réseau jaune et vert a en effet déjà déclaré, entre autres perles, lors d'une entrevue qui tient de l'anthologie : « Vous savez, en littérature, comme partout, il y a des *winner* et des *losers*² ». Si, dans un premier temps, je pouvais me réjouir d'un pareil énoncé — rien, en effet, ne m'écœure plus que le relativisme voulant que, en matière de culture, tout s'équilibre et que, dès lors, Paulo Coelho vaut bien Montaigne —, dans un deuxième temps, je ne peux que m'en inquiéter, puisqu'il ajoute tout de suite après : « Moi, j'aime mieux encourager les gens qui vendent³ ». Pour cet homme d'affaires (qui, rappelons-le, n'a échappé à la faillite que par la grâce du Fonds de solidarité de la Fédération des travailleurs et travailleuses du Québec (FTQ⁴),

² Sophie Doucet, « Coups de cœur ou coups de pif ? », *La Presse*, dimanche 30 juin 2002, cahier B, p. 5.

³ *Ibid.*

⁴ Je ne m'étendrai pas sur la question, puisque ce n'est pas mon propos, mais la faillite de Renaud-Bray a grandement fragilisé le milieu du livre. Les distributeurs ont

les *winner*s en question sont donc, par exemple et en vrac : Dan Brown, Marie Laberge ou Amélie Nothomb. Les *loser*s, pour leur part, toujours en vrac et par exemple, ne peuvent être que William Faulkner, Jacques Ferron ou Pierre Michon. Ce qu'implique ainsi Pierre Renaud, c'est que, en matière de littérature, désormais, la valeur d'une œuvre ne doit rien à sa littérarité et tout à sa valeur marchande. J'entends d'ici Luc Lavoie applaudir. Faut-il que je précise pour les esprits chagrins que je n'ai strictement rien contre les livres qui se vendent à des milliers, si ce n'est à des millions d'exemplaires ? Seulement, la valeur d'une œuvre n'a rien à voir avec les chiffres de vente qu'elle suscite, et c'est ce glissement pervers de la valeur des choses que je reproche à Renaud et à ses acolytes, de même qu'une vision simpliste, si ce n'est simplette, du monde. Les *winner*s gagnent, les *loser*s perdent. Ce que reprend à son compte Pierre Renaud, c'est le credo d'Elvis Gratton, car ce qu'affirme finalement le docte marchand, c'est : *Think big, 'stie !*

Dans les éditions de *La Presse* et du *Devoir* du 5-6 novembre 2005, on a eu la délicate attention d'insérer pour le bénéfice des lecteurs une publication soulignant l'incontournable anniversaire. Je ne sais pas si beaucoup d'entre vous se sont donné la peine de la regarder, ou pire encore de la lire, mais je peux vous affirmer que ceux qui s'en sont abstenus ont raté là une édifiante leçon. Comme n'importe quelle niaiserie de la même farine, elle était pleine à ras bord de vœux creux et de flagorneries, mais ce ne sont pas ces derniers qui valaient le coup d'œil. Ce qui méritait d'être remarqué, c'étaient les signataires de ces insignifiances.

La liste qui suit est trop longue et laborieuse, je m'en excuse, mais comme elle s'avère extrêmement instructive, je vous la refille tout de même au complet. D'abord, les officiels : Liza Frulla

accepté, pour lui permettre de se relever, d'éponger 70 % des dettes de la chaîne. Face au manque à gagner, ceux-ci ont grandement réduit la marge de crédit de l'ensemble des librairies de la province. Cela a en partie permis à Renaud-Bray d'acquiescer Champigny quelques années plus tard.

(ministre du Patrimoine canadien), Line Beauchamp (ministre de la Culture et des Communications), Pierre Genest (président-directeur général du Fonds de solidarité de la FTQ), Jean-Guy Chapat (président de la Société des entreprises culturelles – SODEC). Viennent ensuite ceux qu'on pourrait toujours appeler des personnalités et qui se fendent d'un article ou d'un petit témoignage : Fernande Roy (professeure au Département d'histoire de l'Université du Québec à Montréal), Jacques Godbout (poète, romancier, journaliste, cinéaste), Jacques Languirand (communicateur), Jacques Fortin (président de Québec-Amérique), Caroline Paquin (auteure), Denis Vaugeois (historien), M^e Lucien Bouchard (associé, Davis Ward Philips & Vineberg), Raymond Cloutier (acteur, animateur, auteur), Janette Bertrand (comédienne, auteure dramatique, journaliste, animatrice), Denise Bombardier (journaliste, animatrice), Edgar Fruitier (comédien, chroniqueur, animateur radio), Yannick Nézet-Séguin (directeur artistique, Orchestre Métropolitain du Grand Montréal), Charles Binamé (cinéaste), Marie-Éva de Villers (linguiste et auteure du *Multidictionnaire des difficultés de la langue française*), Georges-Hébert Germain (romancier, journaliste, chroniqueur, critique, scénariste), Anne-Marie Losique (productrice, animatrice), Rafaëlle Germain (chroniqueuse, romancière), Jean-Paul L'Allier (maire sortant de la Ville de Québec — il est sorti depuis), Pascale Nadeau (chef d'antenne, *Le Téléjournal* édition Montréal), Daniel Pinard (animateur), Josée di Stasio (auteure, animatrice), Chantal Fontaine (comédienne), Marie Laberge (dramaturge, romancière), Christopher Hall (chroniqueur radio), Abla Farhoud (dramaturge, romancière) et Sophie Durocher (animatrice à Espace musique).

Retenez votre souffle, parce que ce n'est pas fini. Viennent ensuite les commanditaires : Carrefour Laval, Fairview Pointe Claire, Galeries d'Anjou, Promenades Saint-Bruno, Flammarion Québec, Prologue, Hachette Canada, Clairefontaine, Relizon (l'imprimeur officiel des « Coups de cœur ! »), Umen, Complexe Desjardins, les Éditions Gallimard, Deloitte, Quo Vadis, Québec-Livre, Banque nationale, Distribution Select, Québec-Amérique, *La Presse*,

Le Soleil, Les Éditions La Presse, Septembre éditeur, DLM, Fondation pour l'alphabétisation, Groupe Pierre Bevédère, WB, Carrefour de l'Estrie, Galeries de la Capitale, Hart, Saint-Pierre, Universal Music, DEP Distribution, KébecSon, Transcontinental, Éditions AdA, EQMI, SITQ, Omniplast, Place Laurier, SIDEV et, finalement, les Messageries ADP.

Ouf!

Que tous ces grands noms, associés à des institutions politiques, culturelles, syndicales, etc., s'empressent ainsi d'approuver, si ce n'est de célébrer et d'applaudir cet empire (qui, au moment où j'écris ces lignes, se trouve engagé dans un conflit de travail dans le cadre duquel ses employés sont mieux payés en piquetant qu'en travaillant) nous prouve bien une fois de plus, comme s'il était nécessaire de le prouver, que nous ne nous trouvons pas ici sur le terrain du commerce ou de la culture, comme on aime nous le faire croire depuis quarante ans, mais bien sur celui de l'idéologie. À cet égard, un ouvrage paru récemment est tout plein d'enseignements. Dubravka Ugresic est une écrivaine yougoslave vivant aujourd'hui aux États-Unis. Dans son recueil d'articles intitulé *Ceci n'est pas un livre*, elle dresse un parallèle troublant entre la situation de l'écrivain sous la dictature soviétique et celle qu'il connaît aujourd'hui sous la dictature du marché :

J'affirme que le stalinisme fut une rigoureuse école de professionnalisme littéraire. Il a transformé les écrivains en professionnels qui, s'ils avaient survécu à leur époque, sauraient sans doute se débrouiller fort bien aujourd'hui sur le marché international du livre. Professionnels, ils étaient obligés de le devenir, c'était même une question de vie (survie) ou de mort. Sous Staline, les auteurs devaient veiller soigneusement à se conformer aux règles du jeu, celles du réalisme socialiste. Et celles-ci ne relevaient pas seulement de l'idéologie, elles avaient aussi quelque chose à voir avec le marché : la littérature devait être accessible aux larges masses populaires. Il n'y avait pas de place

pour les avant-gardes ni les simagrées expérimentales. Oui, il fallait connaître les hommes et leurs métiers, passer du temps avec les constructeurs de barrage et en faire un roman. Il fallait patauger dans la boue de quelque kolkhoze puis, sur commande d'un éditeur, écrire un livre qui fût crédible pour des millions de Soviétiques. Il fallait maîtriser les techniques narratives, freiner son élan créateur et faire fi de son propre goût littéraire, serrer les dents et se tenir dans le cadre des normes imposées. Les écrivains qui n'ont pas su s'accommoder des exigences du marché idéologique ont connu une fin tragique : les camps. Aujourd'hui, les écrivains qui ne réussissent pas à s'accommoder des exigences du marché finissent dans un ghetto, celui de l'anonymat et de la pauvreté⁵.

Puis-je rappeler, à la lumière de ce qui précède, une autre perle du seigneur jaune et vert ? Elle a paru dans le *Voir* du 1^{er} décembre 2005 et va comme suit : « Pierre Renaud ne se gêne pas pour autant de qualifier une certaine littérature québécoise de "bonne en soi, bien écrite" mais "plate et déprimante". Il a d'ailleurs affirmé, dans le même esprit, dans *le Devoir* du 21 mai 2005 : « Il faut faire de la littérature que les gens achètent... » On peut espérer que la plupart des augustes signataires folâtrant dans les pages de la brochure anniversaire s'avèreraient quelque peu réticents à affirmer que, en matière de littérature, tout se départage entre les *winner*s et les *loser*s. Il n'en demeure pas moins qu'ils cautionnent, qu'ils célèbrent même dans l'enthousiasme, d'une part le programme qui en découle et, d'autre part, son application concrète, soit l'homogénéité de ce qu'on retrouve sur les tables et les tablettes de la célèbre chaîne, mais aussi, l'un n'allant pas sans l'autre, l'abâtardissement du métier de libraire. Quiconque, au cours des dix dernières années, s'est rendu plus d'une dizaine de fois chez Renaud-Bray ou chez Archambault a eu le bonheur de faire affaire avec un libraire ignorant qui pouvaient bien être Homère, Céline, Beckett, Valéry ou Paul-Marie Lapointe. Au sujet de ses célèbres

⁵ Dubravka Ugresic, *Ceci n'est pas un livre*, Paris, Fayard, 2005, p. 66.

« Coups de cœur », Renaud a d'ailleurs affirmé à plusieurs reprises qu'ils « remplacent un peu les libraires qui n'ont plus à passer deux heures avec une dame pour lui vendre un livre de poche⁶ ».

Au fond, et cela n'est pas pour me réjouir, on assiste dans le monde du livre à ce qui se passe depuis des lunes déjà avec celui du cinéma. Renaud-Bray, comme Archambault, sont ni plus ni moins que les pendants de Famous Players ou bien des cinémas Guzzo. Même mauvais goût dans la présentation, même abandon de la ligne éditoriale au profit d'une ligne exclusivement commerciale. En écho à la citation d'Ugresic, je ne peux m'empêcher de penser à un entretien de Milos Forman qui avouait que, en passant à l'Ouest, il avait simplement troqué une pression idéologique contre une pression commerciale. Aujourd'hui, on ne s'étonne plus de ne pas voir de Godard, de Sokurov, de Tarr, de Labrecque ou de Fortier ailleurs que dans les festivals ou dans les salles dites de répertoire. Pierre Renaud et Quebecor affichent le même mépris pour Carpelan et Esterlāzy que Guzzo pour Rivette et Moretti. Leur amour va à Amélie Nothomb et à Marc Lévy, qui sont leurs *Boys* et leurs *Stars Wars*.

Pourtant, il me semble important de le souligner, je n'ai rien contre la *vision* de la culture de Pierre Renaud ou de Luc Lavoie. J'en ai contre leur volonté de faire passer, auprès du public et des institutions, leur conception étroite et mercantile comme étant la culture dans son entièreté. Il va sans dire que la dimension commerciale de la culture est une donnée incontournable dans notre monde et qu'un commerçant, qu'il soit éditeur ou libraire, se doit de préserver son intégrité financière s'il veut préserver son intégrité éditoriale. Mais lorsqu'on décide d'inverser la donne, c'est-à-dire de demander à la culture de s'adapter au commerce, je ne joue plus, parce qu'on se retrouve alors, comme le dit si bien

⁶ Sophie Doucet, « Coups de cœur ou coups de pif ? », *La Presse*, *Ibid.*, p. 5. Dans *L'Actualité* de mars 2000, il laissait entendre que cela évitait aux libraires de parler de littérature plutôt que de « travailler ».

Dubravka Ugresic, en plein délire stalinien. Imposer des critères de rentabilité aux œuvres n'est pas moins totalitaire que de leur imposer des critères esthétiques ou idéologiques. D'autant plus que cette logique méprise d'emblée les œuvres dont la valeur commerciale ne réussit à s'établir qu'au long fil du temps. Aujourd'hui, par exemple, *En attendant Godot* de Beckett est l'une des vaches à lait des Éditions de Minuit. Or, ce n'était absolument pas le cas dans les années 1950. Même chose pour les toiles de Van Gogh, qu'on vend chez Renaud-Bray et Archambault sous forme de calendrier, de carte de vœux, de parapluie et de que sais-je encore, et qui, comme chacun le sait, ne trouvaient guère preneur du vivant du peintre. Bien sûr, je ne demande pas à Quebecor ou à Renaud-Bray ou à qui que ce soit du secteur privé de se transformer en mécène éclairé. Ce n'est pas leur rôle et je n'ai pas le mauvais goût d'exiger qu'ils l'endossent. Par contre, j'apprécierais qu'ils arrêtent de me prendre pour un con quand ils braiment à tout vent qu'ils œuvrent dans le milieu de la culture et surtout, bien sûr, qu'ils cessent de faire déborder hors des murs de leurs boutiques leur entreprise d'équarrissage de la pensée et de la beauté. Car le véritable danger se trouve précisément là, que, en tant que communauté, nous choissions de tout regarder par le petit bout de la lorgnette de la logique marchande. Je le répète une fois de plus, les signataires qui endossent Renaud-Bray, comme ceux qui ont choisi de se taire face au rachat de Sogides, en font la terrible preuve. Si j'exagère un peu, j'en conviens, en évoquant que derrière cette conception du monde se profile l'ombre malveillante de Staline, je ne peux pourtant m'empêcher d'y voir l'ombre d'un autre croquemitaine, à notre échelle celui-là : celle de Maurice Duplessis. Le mépris pour la complexité de la pensée et de la beauté ne déplaisait en effet pas du tout au « Chef » qui, pour ceux qui l'auraient oublié, aimait bien qualifier les intellectuels et les artistes de « pelleteux de nuages ».

Que Quebecor ou Renaud-Bray, de même que ceux qui s'ébau-
dissent à les regarder aller, soient assez dupes pour croire que

leur nouvel obscurantisme est une ouverture sur le monde et sur l'avenir, voilà qui devrait en vérité nous inquiéter. En effet, rien n'est plus éloigné de la pensée, de la beauté et de l'émotion que de bêtes transactions comptables. Le monde, comme se plaît à le dire le slogan, n'est pas une marchandise. Si Pierre Renaud et tous ceux qui se sont levés pour applaudir ses performances avaient pour deux sous de jugeote ou d'honnêteté, on se contenterait de fêter l'anniversaire en proclamant : Renaud-Bray, quarante ans de commerce (et pas toujours équitable).